SONS
IDÉES
COULEURS
FORMES

Pierre ALBERT-BIROT, Directeur

DANS CE NUMÉRO :

LES MAMELLES DE TIRÉSIAS

Compte rendu

Six Poèmes..... Guillaume Apollinaire.
Un faux ..... Pierre Albert-Birot.
Dialogue nunique..... P. A. B.
Etc. En Italie (Les revues et les livres).

Px 0,30
Étranger 0,45
Paraît une fois par mois

Adresser tout ce qui concerne
la Revue
37, Rue de la Tombe-Issoire. — Paris.

N° 18
Juin 1917
Deuxième Année

Le 24 Juin 1917

C'est au milieu d'une affluence considérable qu'a eu lieu la manifestation *Sic* du 24 juin. (Nous faisons toutes nos excuses aux personnes qui n'ont pu entrer, c'est avec grand regret que nous avons fermé les portes, mais le nombre supplémentaire de spectateurs était tel à l'intérieur du théâtre que nous avons dû prendre cette décision radicale afin d'éviter tout désordre dans la salle, voire même des accidents).

On représentait *les Mamelles de Tirésias*, drame sur-réaliste en deux actes et un prologue dont l'auteur est notre collaborateur Guillaume Apollinaire, tandis que la musique de scène en a été composée par Germaine Albert-Birot et les décors, costumes et accessoires ont été exécutés par M. Férat. Le costume de Thérèse-Tirésias a été peint par Mlle Irène Lagut et les berceaux par M. Sternberg.

Le succès en a été très grand et selon l'esprit nouveau qui s'oppose à ce vieux pessimisme d'après lequel tant de gens de lettres s'obstinent à régler leur conduite et leurs œuvres.

Les romantiques au visage sinistre avaient beau prendre leur mine des plus mauvais jours, on sentait que le rire lyrique de l'auteur emportait leur lamentable sottise comme le vent emporte une feuille morte dans son tourbillon vainqueur.

Au prologue, le directeur de la troupe (Edmond Vallée) revenu de la guerre raconte l'histoire de toutes les étoiles que l'ennemi éteignit un jour à coups de canon et que les batteries françaises rallumèrent une à une.

Il parle du nouvel esprit dramatique, du théâtre nouveau qui nous manque, théâtre rond à deux scènes, l'une au centre, l'autre autour des spectateurs.

Il parle aussi de la pièce qui va être représentée et en expose la substance appelant le public à flamber dans les flammes de lyrisme et de rire sublime qui en jaillissent.

Après l'ouverture qui fut exécutée avec entrain par Mlle Guyard, le rideau se lève sur la place du marché à Zanzibar, de nos jours. Au fond le ciel, à droite et à gauche les maisons s'élèvent éclatantes de couleur, au soleil. A gauche, face aux spectateurs, un kiosque avec sa marchande et différents journaux d'opinions diverses, *Le Journal*, *l'Action Française*, *le Pays*, *Paris-Midi*, *le Bonnet Rouge*, *l'Echo de Paris*.

Dans le fond de la scène, le peuple de Zanzibar (Howard) trône avec tous les instruments qui rythment et ponctuent le texte déclamé par les acteurs.

Thérèse (Louise-Marion) et son mari (Jean Thillois) se disputent à la cantonade. Thérèse paraît avec les instruments afférents à sa condition de ménagère.

Elle ne veut plus obéir à son mari ; elle en a assez de faire des enfants, elle veut combattre à l'armée, être député, ministre, sénateur, etc.

Tout à coup sous l'influence de cette puissante volonté féministe, elle sent virilement la barbe lui pousser, sa poitrine se détache et prenant ses mamelles à pleines mains elle les jette aux spectateurs ravis.

Le mari qui tient à ce que ses repas soient prêts à l'heure se présente alors et ne reconnaît plus Thérèse dans ce personnage barbu, vêtu cependant comme Thérèse.

Elle augmente son trouble en lui déclarant que tout en étant Thérèse, désormais elle est homme et quitte par conséquent la demeure conjugale, où elle n'a plus rien à

faire. En outre, elle change de nom et portera désormais un nom d'homme: Tirésias.

Elle déménage, emportant les ustensiles déjà comiques au temps d'Eschyle puisqu'on en trouve d'équivalents dans les fragments qui nous sont parvenus de sa comédie.

Elle se rue ensuite sur son mari, l'attache pour l'empêcher de la suivre, lui prend ses vêtements et l'habille en femme. Deux bourgeois : Presto (Edmond Vallée) et Lacouf (Yeta Daesslé) se disputent, venant de jouer au Zanzi. Ils ne s'entendent point sur le lieu où ils se trouvent; l'un se croit à Zanzibar et l'autre à Paris. Leur querelle s'envenime, ils se battent au pistolet et se tuent tandis que Tirésias, entendant du bruit, s'enfuit. C'est un gendarme (Juliette Norville) qui vient rétablir l'ordre, à cheval. Il prend le mari pour une jeune femme et après l'avoir délivré lui fait la cour, jusqu'à ce que celui-ci le détrompant, l'engage à faire des enfants, au lieu de courir la pretentaine. Et se haussant jusqu'aux sommets du lyrisme comique, tandis qu'ameutée par Tirésias la populace pousse le cri malthusien : « Plus d'enfants, plus d'enfants », le mari proclame la nécessité d'en procréer:

La femme n'en fait plus. Eh bien, que l'homme en fasse.

Le kiosque et sa marchande de journaux (Yeta Daesslé) soulignent l'intérêt que présente cette tirade virile et le peu de sens du représentant de l'autorité qui ne paraît pas saisir la portée de l'importante déclaration du mari.

Le gendarme met le mari au défi de faire des enfants tout seul. Celui-ci relève le défi et s'engage à présenter au bout de neuf jours une importante progéniture.

Au deuxième acte, après un chœur où chantaient Max Jacob et Paul Morisse, chœur qui fut bissé, le mari berce ses nombreux enfants sur la place. Survient un journaliste américain (Yeta Daesslé) qui lui demande comment il peut provigner ainsi tout seul. Le mari met tout sur le compte de la volonté. Et en effet, on ne connaîtra pas de longtemps encore ses limites. Elle est le levier le plus puissant pour une nation aussi bien que pour un individu, et on ne saurait trop en développer l'audace.

Après examen de quelques-uns de ces enfants de la seule virilité et fort avancés pour leur âge, le journaliste américain est chassé par le mari, qui peu satisfait de cette visite exotique se met en devoir de fabriquer un fils journaliste (Yeta Daesslé). Il énumère les défauts et qualités d'un bon journaliste. Et le directeur d'une grande revue de la rive droite qui assistait à la représentation a raconté que ce fut là un instant tragique. Un certain nombre de spectateurs qui appartiennent à la presse blémirent, se croyant visés, le silence de la salle devint impressionnant, et tandis qu'auparavant les applaudissements et les protestations rivalisaient comme à tout spectacle où, depuis *Phèdre*, se manifeste un esprit nouveau, à ce moment il n'y eut dans le grand silence, qu'un seul applaudissement, formidable.

Après le départ du fils-journaliste, auquel le mari demande des informations, non sur les gens qu'il ne connaît pas, mais sur ses amis, sur ce qui l'intéresse, des radios apparaissent de toutes parts et lui donnent satisfaction.

Mais le gendarme revient et paraît navré de voir que le mari a tenu parole, procréant 40.051 enfants en huit jours, ce qui met la population zanzibarienne à deux doigts de la famine.

Le mari lui suggère que l'ordre, l'organisation y suppléeront et tandis que l'on parle de « cartes », survient une cartomancienne dont le crâne éclaire la salle. Elle dit la bonne aventure et vante la fécondité, jusqu'au point où elle irrite le gendarme stérile

qui veut l'arrêter. Elle se défend, l'étrangle et comme son mari veut la livrer au commissaire, elle se dévoile. C'est Thérèse repentante et décidée à faire au moins le double d'enfants qu'a faits son mari. Le gendarme qui n'était qu'évanoui, revient, et se joignant au couple heureux qui veut avoir beaucoup d'enfants, se joint au chœur final qui engage les spectateurs à ne pas s'en faire et à conserver la bonne humeur des peuples-rois.

Et le rideau se releva plusieurs fois dans les acclamations du public, car ceux même qui sourds et aveugles n'avaient pas compris, gardaient cependant sur leur visage l'impression ravie que laissait ce spectacle où se révéla pour la première fois par la parole lyrique cet esprit nouveau dont on parle tant.

« C'est la joie et la vie » a écrit le poète Jean Leroy dans une lettre où il apprécie les *Mamelles de Tirésias*.

Quelques critiques ont cru voir dans le gendarme une imitation du cheval de *Parade*. Il n'ont donc pas d'yeux ? ou bien les chevaux sont-ils désormais l'apanage des auteurs de ce beau ballet ? La vérité, c'est que le gendarme des *Mamelles de Tirésias* et le cheval de *Parade* n'ont aucun point commun.

Le cheval de *Parade* est d'ailleurs le cheval même de Footit, c'est-à-dire une mascarade pour deux hommes à la fois et avec laquelle le cheval-jupe du gendarme des *Mamelles de Tirésias* n'a absolument rien à faire.

Les masques ont été utilisés. C'est revenir aux principes même de l'art théâtral, de même que pour le musicien qui se trouvait sur la scène pendant toute la représentation et qui figurait le peuple de Zanzibar.

Dans une note anonyme de l'*Intransigeant*, M. Fernand Divoire, entre autres observations reproche à l'auteur sa scène des radios où sont mentionnés des noms de « camarades ».

Est-ce bien à l'auteur d'un *chœur tragique* dont le principal personnage est une de ses relations mondaines, la danseuse Isadora Duncan, à présenter un argument de cette sorte ?

Si M. Divoire a le droit de faire des tragédies avec les danseuses américaines, ses amies, pourquoi M. Guillaume Apollinaire n'aurait-il pas le droit, également, de faire connaître au public d'une façon aimable et plaisante les noms de ses amis, dont l'importance, après tout, n'est pas moindre que celle de M^me^ Isadora Duncan. Molière, après tout, en faisait autant.

Pour finir sobrement, ne reculons pas devant un lieu commun et à propos de M. Guillaume Apollinaire, répétons la phrase latine de Santeuil, qu'on ne saurait trop répéter chaque fois qu'il s'agit d'une pièce satirique et qui porte :

Castigat ridendo mores.

Et maintenant à l'œuvre, Français, Françaises et faites-nous beaucoup d'enfants, la nation, en a grand besoin.

(A vous chers interprètes, à vous chers amis, qui nous avez donné sans compter tant de preuves de dévouement, nous qui savons tout ce que nous vous avons demandé, nous tenons personnellement à vous dire ici MERCI.) « SIC ».

AVIS aux personnes qui n'ont pu se procurer de programme lors de notre manifestation du 24 juin : Après recherches, nous avons pu réunir quelques exemplaires sur Japon aux prix de **20** francs et **5** francs et 10 exemplaires ordinaires au prix de **2** francs.

Six Poèmes

à Louise-Marion

Louise-Marion vous fûtes admirable
Gonflant d'esprit tout neuf vos multiples tétons

La féconde raison a jailli de ma fable
Plus de femme stérile et non plus d'avortons
Votre voix a changé l'avenir de la France
Et les ventres partout tressaillent d'espérance.

à Jean Thillois

Vous fûtes le mari sublime ingénieux
Qui faisant des enfants nous suscite des dieux
Mieux armés plus unis plus savants plus dociles
Plus forts et plus hardis que nous n'avons été
La Victoire sourit à leurs destins habiles
Et célébrant dans l'ordre et la prospérité
Votre civique sens votre fécondité
Ils seront tous un jour l'orgueil de la Cité.

à Yeta Daesslé

Étiez-vous bien à Zanzibar Monsieur Lacouf
Qui mourûtes et remourûtes sans dire ouf?

Kiosque remuant qui portiez les nouvelles
Vous étiez un cerveau pour toutes les cervelles
Des pauvres spectateurs qui ne le savaient pas
Qu'il leur faut des enfants ou passer au trépas

Vous fûtes par deux fois la presse qui féconde
Le sens et la mémoire en l'un et l'autre monde
Déjà l'écho répète à l'envi vos échos

Merci chère Daesslé les petits moricauds
Qui pullulaient au 2e acte de mon drame
Grâce à vous deviendront de bons petits français
Blancs et roses ainsi que vous êtes Madame
Ce sera là notre succès

à Juliette Norville

Voici le temps Madame où parlent les gens d'armes
J'en suis et c'est pourquoi suscitant les alarmes
J'ai parlé Vous étiez sur votre beau cheval
Vous représentiez l'ordre et par mont et par val
Nous faisions que revînt dans la race française
Le goût d'être nombreuse afin de vivre à l'aise
Ainsi que les enfants du mari de Thérèse

à Edmond Vallée

Merci mon cher Presto
Qui mourûtes bientôt
Vous leur aviez déjà glacé le sang les moelles
Lorsque vous racontiez l'histoire des étoiles.

à Howard

Vous étiez tout le peuple et gardiez le silence
Peuple de Zanzibar ou plutôt de la France
Il faut laisser le goût et garder la raison
Il faut voyager loin en aimant sa maison
Il faut chérir l'audace et chercher l'aventure
Il faut toujours penser à la France future
N'espérez nul repos risquez tout votre avoir
Apprenez du nouveau car il faut tout savoir
Lorsque crie un prophète il faut que l'alliez voir
Et faites des enfants c'est le but de mon conte
L'enfant est la richesse et la seule qui compte.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

UN FAUX

Le poème signé Jean Cocteau publié à cette place dans le n° 17 de « SIC » est un faux.

Si ce faux pouvait en quelque manière atteindre le poète je serais profondément marri d'avoir aidé le faussaire, mais fort heureusement des manœuvres de ce goût-là n'ont jamais fait de mal à personne, excepté à ceux qui les font et nous sommes tous d'avis qu'il ne faut voir en tout cela — faux et lettres anonymes — qu'un hommage de valet.

Pierre Albert-Birot.

DIALOGUE NUNIQUE

Z et A

A LA PÊCHE

A — Ça mord ?

Z — Non, mais en suivant mon bouchon je pensais que l'esthétique grecque est à base de pessimisme.

A — C'est une conclusion, donnez-moi les prémisses.

Z — Tout l'art grec tend au perfectionnement du monde.

A — Serait-ce un tort ?

Z — Tout à l'heure. Pour l'instant je constate et je dis : puisque vous voulez perfectionner le monde, c'est que vous ne le trouvez pas bien fait.

A — Mais évidemment et le rôle de l'artiste ne serait-il donc pas de créer un monde conforme à notre rêve ?

Z — Et en quoi votre rêve est-il supérieur à la réalité ?

A — Mais en cela qu'il est conforme à notre idée de perfection.

Z — Et quelle est votre conception de la perfection ?

A — Un ensemble constitué essentiellement par des qualités.

Z — Ce qui veut dire dans le domaine concret qu'une statue, par exemple, sera d'une forme d'autant plus parfaite que l'artiste aura soigneusement *corrigé* les *défauts* de son modèle.

A — En effet, et il ne me semble pas que ce soit discutable.

Z — Et qui vous dit : voici une qualité, voici un défaut ?

A — Notre idéal, parbleu !

Z — C'est-à-dire votre vanité.

A — Comment cela ?

Z — Naturellement, ne trouvez-vous pas qu'il soit bien vain pour l'homme de dire : le monde est mal fait je vais le corriger. Et qu'arrive-t-il ? C'est que ce pauvre redresseur des torts de la nature ne peut que ramener le monde à son étiage, à la bonne moyenne, ni trop long ni trop court, ni trop grand ni trop petit, et qu'au lieu d'être exalté par le monde il ne pense qu'à ramasser toutes ses forces pour le châtrer, et avant tout il y a erreur fondamentale : l'artiste crée avec les éléments que lui fournit la nature *mais pas sur le même plan qu'elle.*

A — Il me semble qu'il s'efforce tout simplement à faire ce que la nature aurait fait si elle ne s'était pas trompée.

Z — Vous nous ramenez vous-même à cette base pessimiste dont je parlais à l'instant : l'esthétique hellénique trouve que la nature se trompe toujours et l'esthétique moderne trouve que la nature ne se trompe jamais ; esthétiquement les défauts *n'existent pas*, tout ce qui EST EST MATIÈRE DE BEAUTÉ, le rôle de l'artiste est justement de créer, avec cette matière, l'œuvre.

A — Mais ne m'avez-vous pas dit que la base de tout art est le subjectif, or l'esthétique qui perfectionne fait comme la vôtre du subjectivisme.

Z — En effet, mais ne voyez-vous pas que son point de départ pessimiste l'oblige à supprimer une masse d'éléments vivants et qu'il ne lui reste plus pour construire que des éléments émasculés qui ne peuvent engendrer. De plus, encore une fois, l'artiste n'a pas à s'occuper de refaire la nature, l'œuvre d'art est chose humaine et non pas divine, la vie, toute la vie est là, nous n'avons qu'à prendre et créer un monde essentiellement humain qui ne révèle aucune tendance à se mettre en parallèle avec le monde divin : c'est de cette manière que nous en approcherons le plus. Oh ! ça mord !

P. A. B.

ETC...

En Italie

Nous recevons des diverses villes d'Italie — assez irrégulièrement d'ailleurs — un assez grand nombre de revues : La Diana — Avanscoperta — L'Italia Futurista — La Chronica Litterare — Procellaria.

Toutes prouvent un ardent désir d'activité plus ou moins d'avant-garde. Quoique « SIC » ne soit pas à proprement parler une revue de critique (notre opinion inclinant de plus en plus à préférer les œuvres aux discours) nous donnerons de temps en temps des nouvelles du mouvement jeune en Italie — et ailleurs — car il nous semble bon que nous sachions tout ce qui se passe et où l'on en est hors de France.

Nous citerons sans les discuter quelques titres du premier n° de « Procellaria » : Principe d'émotivité scénique ultra-nouvelle de Prampolini. — Recherche pour une ligne arythmique émotive de Gino Cantarelli — une étude sur Picasso de Mario Pozzati — et une suite de poèmes.

Nous avons également reçu quelques livres :

Ascendance chromatique de Gino Cantarelli — Incantamento de Raffaello Franchi et Ruscellante du même — Equateur nocturne, paroles en liberté de Francesco Meriano.

Pour cause d'agrandissements la Galerie Weill est transférée, 50, *rue Taibout.*

SIC se trouve dans les maisons suivantes :

ARS ET VITA, bd Raspail, 120.
ART CONTEMPORAIN, bd Saint-Germain, 188.
BOUTIQUE VERTE, rue N.-D.-de-Lorette, 34.
CHARBO, bd du Montparnasse, 96.
CHÉRON, rue La Boëtie, 56.
LIBRAIRIE CRÈS, bd Saint-Germain, 115.
— DELESALLE, rue Monsieur-le-Prince.
— FERREYROL, rue Vavin, 1 et 3.
DELAPORTE, 24, rue de Clichy.
GALERIE GRANDHOMME, r. des S.-Pères, 40.
LA MAISON D'ART, bd Haussmann, 49.
LIBRAIRIE LUTETIA, bd Raspail, 66.
GALERIE MARSEILLE, rue de Seine, 16.
MARTINE, fg Saint-Honoré, 83.
LIBRAIRIE MONNIER, rue de l'Odéon, 7.
GALERIE MARGUY, rue de Maubeuge, 11.
LIBRAIRIE NICOT, bd Raspail, 224.
LE PARTHÉNON, rue des Ecoles, 54.
PASQUINI, avenue de Wagram, 43.
GALERIE WEILL, 50, rue Taitbout.

De plus notre Revue étant aux MESSAGERIES HACHETTE, on peut se la procurer dans toutes les Bibliothèques des Gares et du Métro.

ABONNEMENTS

A la 2e série (1917)		A la 1re série (1916)		Aux deux séries (1916 et 1917)	
Paris	3 fr. 50	Paris et Province	10 fr	Paris	12 fr.
Province	4 fr.	Etranger	12 fr	Province	12 fr. 50
Etranger	5 fr.			Etranger	15 fr.

Édition de Luxe (série 1917), tirage sur vieux Japon à la forme à 6 exemplaires, numérotés. **75 fr.**

Vente au numéro de la 1re série 1916 :

N° 1 : 2 fr. 75. — N° 2 : 1 franc. — N° 3 : 2 francs. — Nos 4, 5, 6, 11 et 12 : 0 fr. 50.
— N° 7 : 2 fr. 25. — Nos 8, 9, 10 (réunis) : 2 fr. 75.

Service aux mobilisés qui en exprimeront le désir. Joindre 0 *fr.* 75, *pour frais d'envois.*

Imprimerie Levé, 71, rue de Rennes, Paris.

Le gérant : Pierre ALBERT-BIROT.